

Szyliowicz, Joseph S. (Ed.) *Technology and International Affairs*. New York, Praeger Publishers, 1981, 301 p.

Charles H. Davis

Volume 15, numéro 3, 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Davis, C. H. (1984). Compte rendu de [Szyliowicz, Joseph S. (Ed.) *Technology and International Affairs*. New York, Praeger Publishers, 1981, 301 p.] *Études internationales*, 15(3), 635–636. <https://doi.org/10.7202/701711ar>

plus fixe, elle devient autre chose qu'une essence. Même en dépit de la prudence initiale du ton résolument affirmatif, il est difficile d'imaginer comment l'auteur ait pu ne pas faire un choix dans ce qui ressemble bien au dilemme de Monsieur Séguin: ou bien on opte pour l'essence individuelle, laquelle ne saurait être qu'un donné, ou bien on affirme l'existence fluide des individus, soumis au conditionnement réciproque entre eux, social et historique. Avec cette primauté de l'individu, Michel Morin étudie, en seconde partie, l'appropriation territoriale de l'Amérique.

La découverte et la conquête de l'Amérique constituent non seulement un déplacement démographique ou un investissement économique, mais aussi un mouvement d'expansion culturelle du vieux continent: « L'Europe se déracine, devient migrante, et c'est désormais sur une trajectoire qui, par-delà l'Atlantique, va de l'Europe à l'Amérique, puis de l'Est à l'Ouest que s'inscrit le mouvement de la culture européenne. C'est cette trajectoire, cette situation de transit qui constitue aujourd'hui sa vérité » (p. 98). Mais, l'idée d'Amérique symbolise en même temps beaucoup plus qu'un simple prolongement européen. Elle évoque le passage du « sauvage » à l'homme civilisé, la métamorphose d'un territoire réel en un territoire imaginaire sur lequel l'individu policé édifie une culture. La révolution américaine de 1776 consiste en un acte d'inauguration, d'ouverture par l'appropriation d'un territoire vierge de toute représentation. En ce sens, elle est plus importante, soutient Morin, que la Révolution française qui fut un renversement inspiré par l'idée d'une nation organique à représenter, sinon à satisfaire: « L'aspect inaugural l'emporte à tous égards sur l'aspect critique et révolutionnaire » (p. 83).

Le nouveau monde, contrairement à l'Europe, ne peut pas prétendre traduire l'« âme nationale », étant fondé sur une mosaïque ethnique d'immigrants. L'inexistence d'un rapport au passé sera compensée par une espèce de rendez-vous avec l'avenir. L'Europe est venue fonder l'Amérique, et l'Amérique ira finalement rejoindre l'Europe au cours des siècles par l'idée nationale, c'est-à-dire par une tentative d'expression du corps social par l'intermédiaire de l'État.

L'État se construit dans l'appropriation du territoire. À l'encontre du coureur de bois et de l'indien assumant son errance de l'Atlantique au Pacifique, il impose une fixation au sol, délimite des frontières internes par le système de la propriété privée en Amérique, des lois à respecter, etc. À la suite de la problématique du « bon sauvage » de Rousseau et des analyses de Pierre Clastres, Michel Morin opte définitivement pour cet individu – très idyllique en demeurant – sans contrainte, sans État, en discontinuité avec la civilisation européenne et « accordé à l'âme profonde de ce continent nouveau » (p. 165). L'« échec » du Canada-français à s'affirmer de manière souveraine sur le plan politique est une occasion, selon l'auteur, pour retrouver le sens de l'individu en renonçant à l'histoire et au rêve d'un État: « L'avenir est du côté des individus, de l'individu, instaurateur de sa propre loi, se donnant à lui-même son propre testament, forgeant sa propre langue: de l'individu inventeur de son mode de vie... » (p. 316). Qu'on soit en accord ou en désaccord avec les idées qui y sont proposées, ce livre dérange souvent, séduit et provoque parfois, mais ne laisse jamais indifférent. Michel Morin y fait figure d'un puissant « coureur de bois » de la pensée, prenant ses libertés par rapport aux espaces trop « souverains » des spécialités et explorant des territoires fort éloignés les uns des autres pour ensuite les relier dans une vision d'ensemble.

Gilbert LAROCHELLE

*Département de science politique
Université de Montréal*

SZYLIOWICZ, Joseph S. (Ed.) *Technology and International Affairs*. New York, Praeger Publishers, 1981, 301 p.

Selon la préface du livre, cette collection de neuf essais vise à fournir une analyse systématique des questions majeures concernant les rapports entre la technologie et les affaires internationales, et ce, en vue de répondre aux besoins de l'enseignement et de la recherche dans le domaine. Se voulant donc outil pédagogique et outil de recherche, c'est

en fonction de ces deux objectifs que l'intérêt du livre doit être jugé.

Le volume se divise en trois sections portant sur la technologie et, respectivement, les sociétés développées (pour reprendre les termes utilisés dans le livre), les sociétés en voie de développement, et le système international. Une introduction rédigée par l'éditeur fait le point des chapitres et fournit une vue d'ensemble.

Les trois chapitres de la section concernant les sociétés développées ne traitent pas toujours des affaires internationales. L'essai par J. Schmandt, « Toward a Theory of the Modern State », est fort intéressant mais laisse au lecteur le soin d'imaginer les implications internationales du développement des « États scientifiques ». Le chapitre écrit par H. Leonard et R. Gilpin sur les « Industrial and Technological Policies of Western Economies » fait très rapidement le tour des politiques adoptées par les principaux concurrents des États-Unis sur le plan des technologies de pointe, et tire ensuite quelques leçons quant au renouvellement de la capacité innovatrice de l'économie américaine. Le chapitre par C. Wright, « Technology Policy and Policy-Making in the United States », a pour problématique l'évaluation de la capacité des États-Unis à exploiter leur « technological potential for specific national purposes », notamment dans le domaine international. L'objectif du chapitre semble être d'exhorter le Congrès américain à prendre une part plus active à la définition de la politique technologique américaine.

La deuxième section, portant sur la technologie et les sociétés en développement, comprend deux chapitres, chacun ayant pour thème la politique scientifique et technologique (« Development Without Tears: Can Science Policy Reverse the Historical Process? » par J. Montgomery et « Science and Technology: a View from the Periphery » par F. Erber). Bien que développant le même thème, ces deux chapitres sont divergents quant à leur façon respective d'aborder la question. Le texte de Montgomery énumère les valeurs mises en jeu par la science et la technologie et propose des modalités pour ac-

croître les liens entre les producteurs et les consommateurs de la recherche. Le texte d'Erber, par contre, analyse le développement des capacités scientifiques et techniques dans les pays dits périphériques en fonction du rôle des États de ces régions dans la reproduction des conditions sociales de production.

Enfin, la section portant sur la technologie et le système international comprend trois chapitres: « Technology Transfer and North-South Relations: Some Current Issues » par F. Stewart; « Technology and the Structure of the International System » par V. Basiuk, lequel fournit un aperçu sur la littérature théorique américaine portant sur la technologie et les rapports internationaux; et « Letting the Genie out of the Bottle? The Micro-electronic Revolution and North-South Relations in the 1980s » par W. Morehouse.

Ce n'est pas un hasard si la question des rapports technologiques Nord-Sud prédomine dans ce livre, car il a été conçu à partir de certains préparatifs américains à la CNUSTD (Vienne, 1979). Si l'atmosphère nébuleuse associée à cette Conférence se dégage encore de quelques-uns des chapitres, d'autres, particulièrement ceux commandités pour le livre, sont d'une utilité certaine. Toutefois, le livre pris dans son ensemble représente moins une analyse systématique des questions majeures en matière de technologie et relations internationales qu'une série de textes portant sur l'un ou sur l'autre aspect du sujet. Si l'on reconnaît un intérêt d'ordre pédagogique au fait d'avoir rassemblé ces textes en un recueil, l'absence d'un cadre théorique ou d'un effort systématique de synthèse se fait sentir et par conséquent amoindrit l'intérêt du livre en tant qu'outil de recherche.

Charles H. DAVIS

*Service des relations extérieures
Ministère de la Science
et de la Technologie, Québec*